

RAPPORT
DE
L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTRÉAL.

SEPTEMBRE 1871

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS.)

DIX-SEPTIEME NUMERO.

MONTREAL
DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU MONDE*

No. 22 RUE ST. GABRIEL.

—
1871

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

SEPTEMBRE 1871

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

~~~~~  
DIX-SEPTIÈME NUMERO.  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU JOURNAL *LE NOUVEAU MONDE*

No. 22 RUE ST. GABRIEL.

—
1871

APERCU SUR LES MISSIONS D'OREGON

PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE

A Sa Grandeur Monseigneur de Montréal.

MONSEIGNEUR,

En écrivant les quelques lignes suivantes, pour les Annales si intéressantes du Diocèse de Montréal, nous ne faisons qu'obéir au devoir si sacré de la reconnaissance. Nous le savons ; c'est le désir ardent de Votre Grandeur que les nombreux amis et associés de la Propagation de la Foi reçoivent, de temps à autre, au moins cette faible satisfaction d'apprendre quelque chose des résultats, toujours si consolants, de leurs ferventes prières et de leurs constantes aumônes.

D'ailleurs, le seul souvenir des faveurs si multipliées déjà accordées par Votre Grandeur aux Missions de l'Orégon, ne permettrait plus à ses missionnaires de lui rien refuser.

Les belles Missions de l'Orégon furent fondées en 1838, par un prêtre du diocèse de Montréal.

Avant l'occupation de ces belles régions par les Canadiens, les Anglais et autres, elles étaient réclamées par les Espagnols, ou Mexicains, comme faisant partie et continuation de la Californie. Des Missionnaires Espagnols Dominicains, ayant plusieurs églises dans la Californie Centre et Sud, prétendaient que leur juridiction s'étendait jusqu'à ces autres belles régions qui leur étaient voisines, au Nord, et lesquelles n'étaient habitées alors que par des Indiens qu'ils n'avaient jamais visités.

« En 1838 furent commencées et établies les Missions de l'Orégon par le Très-Révérend F. N. Blanchet, à qui furent données, à cet effet, des lettres de Vicaire-Général, et par le Révd. M. Demers, évêque actuel de l'île Vancou-

ver. Tous deux furent envoyés pour cette grande et noble entreprise par Monseigneur Signay, archevêque de Québec, dont la juridiction s'étendait jusqu'à la mer d'Ouest ou Océan Pacifique. Leur marche laborieuse par les canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson, fut de deux mois et quelques jours, de Montréal à la Rivière Rouge ; et de cinq mois moins quelques jours de la Rivière Rouge au Fort Vancouver, sur le fleuve Colombie, à 30 lieues en haut de son embouchure dans la Mer d'Ouest. »

« C'est là, à Vancouver, (sur la Colombie) que les attendaient avec le plus grand empressement cinq à six cents Canadiens, encore pour la plupart au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; d'autres, libres, étaient déjà établis dans d'immenses et fertiles prairies, et étaient devenus riches *comme des seigneurs* par l'immensité de leurs terrains et le nombre de leurs troupeaux. Depuis de longues années déjà, les bourgeois de la Compagnie promettaient à ces braves serviteurs de se rendre à leurs prières et de leur emmener des prêtres du Canada.

« L'arrivée de missionnaires si longtemps désirés fut donc un véritable triomphe. Leurs premières visites à plusieurs établissements de la Compagnie ressemblaient beaucoup à la marche triomphale de nos évêques du Canada dans leurs visites pastorales d'autrefois. Les Canadiens d'Orégon formaient des cavaleries de plusieurs centaines d'hommes.

« Il est juste d'ajouter ici que ces mêmes Canadiens avaient exercé un zèle presqu'apostolique parmi les Sauvages de toutes ces contrées, en en ayant, au moment de la mort, instruits et baptisés des centaines, ou plutôt des milliers. Des Pères Jésuites rapportent avoir trouvé dans les Montagnes Rocheuses des tribus entières de Sauvages assez instruits et prêts à recevoir le baptême. C'était l'ouvrage de quelques bons voyageurs canadiens. C'est aussi ce qui explique l'accès si facile et même favorable chez la plupart des tribus sauvages à tous les missionnaires catholiques qui ont visité ces immenses régions de l'Ouest. Et probablement c'est aussi ce fait, si louable en lui-même, qui aura donné lieu à une erreur très-grave, commise par un historien moderne de l'Eglise, d'ailleurs si excellent (Rohrbacher) qui, paraissant ignorer la présence des prêtres catholiques dans ces missions lointaines depuis plus de vingt ans, en attribue la fondation à quelques laïques canadiens-français, ou même iroquois.

« Les Missions de l'Orégon, ou de la Colombie, s'étendant depuis le sommet des Montagnes Rocheuses à l'Est, jusqu'à l'Océan Pacifique, à l'Ouest, 300 lieues; et depuis la Californie, au Sud, jusqu'à la mer glaciale du Nord, 700 lieues, furent érigées en Vicariat Apostolique le 1er Décembre 1843, ayant pour Vicaire-Evêque le Très-Révêrend F. N. Blanchet, sous le titre de Philadelphie *in partibus infidelium*.

« Trois ans plus tard, le Vicariat Apostolique de l'Orégon était érigé en Province Ecclésiastique, avec érection de trois sièges épiscopaux (24 Juin 1846); Monseigneur F. N. Blanchet étant nommé Métropolitain d'Oregon City, Mr. A. M. Blanchet nommé évêque de Walla-Walla et transféré à Nesqually, sur le bord de la mer, en 1850; Mr. Demers, nommé évêque de Vancouver, ayant sous sa juridiction toute la Colombie Anglaise et l'Amérique Russe. Plus tard, deux Vicariats Apostoliques se détachèrent de ces trois diocèses; celui de la Colombie Anglaise, comprenant toute la terre ferme sous Monseigneur Derbomez, O. M. I., fut érigé en 1864; celui d'Idaho sous Monseigneur Lootens, fut érigé en 1868; ce dernier est un démembrement, à l'Est, des diocèses d'Oregon City et de Nesqually. Il se compose de cette partie immense des Montagnes Rocheuses, depuis le 42° de latitude près le Grand Lac Salé, au Sud, jusqu'à la Colombie Anglaise, au Nord, 200 lieues; sur une profondeur d'environ 100 lieues, comprenant tout le versant Ouest des Montagnes Rocheuses. » (1)

Un mot maintenant sur chacune de ces intéressantes Missions, commençant par celles qui ont été plus récemment établies.

Il ne sera pas inutile cependant, avant de commencer ces quelques détails, de répéter encore une fois les différents noms des divisions actuelles, tant civiles qu'ecclésiastiques, de cet immense pays connu naguère encore que sous le nom d'Orégon. Tant de personnes ont confondu et confondent encore ces différentes Missions entre elles, ou même avec celles de la Rivière Rouge, lesquelles sont situées sept ou huit cent lieues en-deça, et qui, jusqu'à ce jour, n'ont jamais eu de communications entre elles à cause de la distance et de la nature de la route!

L'Orégon d'autrefois, se divise donc aujourd'hui, en

(1) Extrait de lettres de Mgr. d'Orégon City.

cing grands territoires : 1^o L'Etat de l'Orégon (Archidiocèse d'Orégon City;) 2^o Le territoire de Washington, (diocèse de Nesqually), situé au nord de l'Orégon dont il est séparé seulement par le beau fleuve la Colombie, qui avec ses vingt-cinq à trente jolis bateaux à-vapeur le parcourant jusqu'à la hauteur de plus de cent lieues, rappelle si bien aux missionnaires Canadiens, la beauté et les charmes du noble St. Laurent; 3^o Plus au nord encore, est l'Ile Vancouver, (diocèse de Mgr. Demers); 4^o La Colombie anglaise sur la terre ferme, (1), (Vicariat de Mgr. Derbomez); 5^o Puis enfin, à l'est des premiers, le territoire d'Idaho, (Vicariat de Mgr. Lootens).

VICARIAT APOSTOLIQUE D'IDAHO—A un dernier recensement civil du territoire d'Idaho, la population blanche ou des mineurs, des marchands et autres qui habitent les divers camps-miniers, avec leurs dix à douze jolies petites villes, était portée à vingt-cinq mille habitants; la population sauvage était estimée à trente mille. Mgr. Lootens est assisté dans son saint et laborieux ministère, pour les six à huit mille blancs catholiques dispersés dans tout son vicariat, par quatre prêtres séculiers dont deux du diocèse de Montréal, les Rév. MM. F. Poulin, V. G. du Vicariat et A. Archambault; (2) et par dix Rév. Pères Jésuites chez les milliers de sauvages qui habitent ces solitaires régions des Montagnes Rocheuses. Nous dirons plus bas un mot de ces intéressantes missions Sauvages. Dans cet immense vicariat, le saint sacrifice de la messe est donc offert, chaque Dimanche, avec instruction dans non moins de douze chapelles, ou petites églises; et trois à quatre mille personnes ont le bonheur d'assister aux divins mystères lorsque, sous le rapport social elles sont comme exilées ou séparées du reste de la société. Il est à remarquer que cette dernière circonstance augmente de beaucoup dans l'estime de nos voyageurs le prix des cho-

(1) Ces deux dernières Provinces, celle Victoria, ou l'Ile Vancouver, et celle de New-Westminster, ou Colombie Anglaise, viennent d'être unies à la Puissance du Canada. Les trois autres territoires appartiennent aux Etats-Unis.

Oh! que toutes ces belles missions des côtes du Pacifique y gagneront, lorsque par une communication directe de voies ferrées elles se rapprocheront du Canada à la distance de sept à huit jours; au lieu de sept à huit mois que c'était autrefois!

(2) Les deux autres sont les Rév. MM. Ryckeré, Belge, et Mesplie Français; ce dernier est dans les Missions de l'Orégon depuis 24 ans, il fut administrateur, son évêque étant à Rome, en 1869 et 1870.

ses divines. On y a souvent vu se rendre à leurs devoirs des voyageurs qui en étaient éloignés depuis quinze à vingt ans. On y voit même assez souvent, des conversions extraordinaires des protestants, qui se semble, n'auraient jamais été touchés de la grâce, s'ils étaient demeuré dans les cités de St. Louis ou de New-York.

Ils sont touchés et convertis, moins par les paroles que par l'abnégation, le dévouement, et la charité apostolique du missionnaire, qui sans espoir d'un gain temporel, partage néanmoins tous les dangers, périls et fatigues de la vie aventureuse de tous ces chercheurs de fortune. Il n'est pas de missionnaire qui soit demeuré quelque temps dans les montagnes et n'ait été témoin de ces grands coups de la grâce.

Mais voyons chez les sauvages s'il ne se passe pas-là aussi des prodiges de la miséricorde divine.

Il y a donc aujourd'hui non moins de dix Rev. Pères Jésuites qui travaillent avec un zèle tout apostolique parmi les différentes tribus indiennes de cet immense vicariat.

Ils ont établi six missions principales : 1o Celle de Ste. Marie chez les Têtes Pates, sous les Révérends Pères Giorda, supérieur de ces missions, Ravalli et Aste. (1)

2o Celle de St. Ignace chez les Pend'oreilles, sous les Rév. Pères Paladine, et Bandini ; c'est dans cette mission que les sœurs de la Providence depuis plusieurs années déjà, se dévouent à l'éducation industrielle et domestique des enfants sauvages. Un compte rendu de l'établissement et des travaux de ces incomparables sœurs missionnaires, serait de la plus haute édification et du plus grand intérêt.

3o. Celle du Sacré-Cœur, chez les sœurs d'Alènes, sous les Rév. Pères Gazzoli et Carouana ;

4o. Celle des Spokanes.

5o. Celle des Nez-persés sous le Rév. Père Cataldo.

6o. enfin, celle de la Porte de l'Enfer, sous le Rév. Père Menetrey. (2)

(1) Ce fut sur la demande réitérée de ce bon Père Supérieur, à Sa Grâce Mgr. l'Archevêque d'Orégon-city que le vicariat Apostolique d'Idaho, fut proposé et établi au concile plénier de Baltimore en 1867.

(2) Presque tous ces bons Pères comme on le voit par les noms, sont Italiens. Ils appartiennent même encore, comme religieux, à leur provinca de Turin, d'où il furent expatriés par la Révolution de 48.

En la même année, les autres Pères du même Ordre furent expulsés

Chacun de ces zélés missionnaires a souvent trois à quatre mille indiens à visiter. Et bien qu'en général, tous ne soient pas encore assez instruits pour être admis au Saint Baptême, leur vie de voyages presque continuels des pays de la pêche à ceux de la pêche, et des pays de la pêche à ceux de la chasse, étant une grande difficulté à leur instruction, ils reçoivent néanmoins la visite du missionnaire avec plaisir, laissent baptiser leurs enfants, et consentent eux-mêmes volontiers à être baptisés lorsqu'ils sont en danger de mort; sauf cependant quelques cas assez rares où les hommes de médecine, ou jongleurs, parviennent à persuader à quelques pauvres sauvages, que s'ils laissent baptiser leurs enfants, ils les verront bientôt mourir.

Une autre misère est aussi celle des traiteurs blancs, lesquels viennent avec des liqueurs enivrantes, des bijoux et autres bagatelles afin d'enlever, avec presque rien les meilleures pelleteries des pauvres sauvages, après quoi ils deviennent encore si souvent pour eux une occasion bien triste de désordres et de scandale. D'un autre côté, voici ce que l'on voit dans plusieurs missions indiennes encore vierges de toute mauvaise influence étrangère : là les tributs chrétiens sont aussi devenues plus sobres et plus industrieuses; elles ont maintenant pour la famille de quoi subvenir aux premières nécessités de

de Rome par Mazzini, d'autres le furent de la Cécile et de Naples par Garibaldi en 1860. Tous ces généreux Pères, ayant le choix du lieu de leur exil et voulant continuer à se rendre utiles à la sainte cause de l'humanité, se retirèrent les uns à Constantinople, où ils ont établi un magnifique collège pour l'éducation des enfants turcs; les autres en Syrie, au Liban où ils ont fondé le collège de Gazir, les autres en Chine, où ils tiennent des séminaires et orphélins nombreux; les autres en Amérique, au Brésil, au Canada, aux Etats-Unis, en Californie où ils ont là aussi établi des collèges déjà célèbres par toute la côte Pacifique; et puis enfin aux montagnes Rocheuses, où ils ne se sont pas rendus moins admirables par leur vie d'abnégation et de sacrifices. Voilà un petit tableau dont on pourrait établir un argument bien formidable contre une sorte de brochure dernièrement éclose à Montréal, où on affirme que les Prêtres, et surtout ceux de Rome et de l'Italie, ne sont que des ennemis du progrès et de la science, et par conséquent de la civilisation. Quelle différence énorme cependant entre ces hommes généreux et admirables de la civilisation chrétienne, et les progressistes d'aujourd'hui, tels que les Mazzini, Hugo, Carl-Marx, et tout la séquelle, qui dans des circonstances analogues, ne savent que se retirer à Londres, ce *refugium peccatorum*, pour tramer encore de nouveaux complots.

la vie ; elles ne sont presque jamais plus atteintes, ni surprises par la famine, en aucun temps de l'année, chose si commune encore, chez les sauvages infidèles.

Ces braves néophytes, trouvent encore le moyen de s'entendre et de sacrifier des semaines et quelquefois des mois entiers, pour se construire une grande cabane au bon Dieu, sous la direction de la *Robe Noire*, lequel sait ensuite l'orner de jolies décorations et en faire de belles chapelles.

Dans d'autres missions plus heureuses encore, les bons Pères, avec l'aide de la Propagation de la foi, sont parvenus à édifier de véritables petits temples; bien peints en dedans et en dehors, et avec clocher sur le portail ; et des cloches, pesant plus de 100 livres ont pu y être transportées. C'est au son de ces petites cloches, (merveilles pour les montagnes) qu'il faudrait voir avec quel empressement et quelle fidélité ces bons sauvages accourent à la maison de prière ; le matin surtout, hommes, femmes et enfants, tous savent s'y rendre, pour y faire en commun la prière ; ils assistent ensuite à la Ste. Messe avec piété, chantant en leur langue des hymnes et des cantiques au Seigneur, des litanies et autres prières à la Ste. Vierge. Le soir encore, à l'angelus, le même son de la cloche les y rappelle, et de rechef la prière en commun et les louanges du Seigneur, s'y font entendre ; une courte instruction élémentaire est souvent ajoutée ; après quoi chacun se retire content dans sa wigwam pour s'y réparer, par un salutaire repos, des fatigues de la journée.

Une si belle manière de vivre du commencement à la fin de l'année, faisait dire à un bon Père Visiteur que ces ferventes Missions ressemblaient à autant de communautés religieuses, dont elles partageaient absolument l'un des plus précieux avantages, celui de la prière quotidienne en commun.

Voici un trait qui donnera aussi une idée de leur foi et de leur confiance au sacrement de la confession. C'est le bon Père Supérieur actuel, qui le rapporte : « Un jour qu'une de ces tribus chrétiennes avait non pour la première fois, ses troupeaux détruits et enlevés par une autre tribu de sauvages encore infidèles, la guerre, en un conseil, fut inévitablement résolue et déclarée. Tous hâtent les préparatifs, et sont bientôt prêts à partir : mais il leur importait de faire une préparation d'une autre nature, et elle n'est pas oubliée : chaque guerrier

donc, va trouver son confesseur, et se confesse comme pour la dernière fois de sa vie ; « car, se disaient-ils à eux-mêmes, nous marchons contre un ennemi sans cœur et sans Dieu ; si nous sommes vaincus, nous serons détruits et mangés comme les troupeaux qu'ils nous ont ravis. » Il est bon de dire ici qu'ils furent vainqueurs. Néanmoins voici le trait caractéristique qui se passa : après plusieurs jours de marche, ils arrivent sur les terres ennemies, et aussitôt le combat s'engage ; plusieurs sont blessés de part et d'autre, un de nos chrétiens est frappé mortellement. Il appelle à lui son ami fidèle : « viens, lui dit-il, tu vois comme je suis blessé ! Je vais mourir dans quelque moment ! il y a déjà plusieurs jours que nous avons quitté la mission, et je voudrais me confesser ah ! !..... je vais te dire mes péchés ! et toi-tu iras les dire au prêtre..... ! »

Une ressource aussi ingénue en dit plus que des pages sur la foi de ses bons sauvages. Mille autres traits de ce genre se passent chaque jour dans les belles missions sauvages du vicariat apostolique d'Idaho, aux montagnes rocheuses.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA COLOMBIE
ANGLAISE.

Le vicariat apostolique de la Colombie Anglaise, aussi grand à lui seul que tous les quatre territoires sus-mentionnés, et dont il faisait autrefois lui-même partie, fut érigé en 1864.

Monseigneur Derbomez O. M. I., dix Missionnaires Prêtres O. M. I., plusieurs frères enseignants, une académie des Sœurs de Ste. Anne (de Lachine, Montréal) pour l'éducation des enfants blancs, et un pensionnat pour les petites sauvages, tels sont les œuvres et les ouvriers apostoliques bien admirables de ce vaste champ de la vigne du Seigneur. La population catholique se compose de quelques mille blancs, et de plus de vingt mille sauvages sous instruction, et dont un bon nombre déjà baptisés.

Mais un compte rendu de ces intéressantes Missions devant être fait prochainement par l'un même de ces zélés missionnaires, nous laissons à une voix aussi autorisée le plaisir comme le devoir de nous en entretenir.

DIOCESE DE L'ÎLE VANCOUVER.

L'Île Vancouver, en vue de la côte de la Colombie Anglaise, dont elle est séparée, par un bras de mer, large de dix à quinze milles, a une étendue de cent lieues, du nord au sud, et vingt-cinq à trente lieues de large : sa population est d'environ vingt mille habitants tant blancs que sauvages.

Victoria, la capitale, a une population de quatre à cinq mille habitants ; c'est le siège épiscopal de Monseigneur Demers. Il y a deux églises catholiques dans cette petite ville ; St. Andrew, la cathédrale, (1) où le service se fait en anglais ; St. Louis pour les Canadiens Français, Italiens, Espagnols, et autres entendant la langue française ; puis St. Joseph, sur le fort à deux milles de la ville, pour les marins catholiques, qui descendent de leurs navires pour assister au service divin.

Victoria, favorablement située pour le commerce de toute la côte du Pacifique, et l'approvisionnement des navires, possède aussi deux excellentes institutions catholiques : Le collège St. Louis, sous la charge des Révds. MM. Jonckau et Brabant qui emploient aussi plusieurs professeurs laïques, rend un immense service à la ville et au diocèse en donnant une solide éducation commerciale à plus de quatre-vingts élèves ; l'excellente académie-pensionnat sous la direction des Révdes. Sœurs de Ste. Anne (de Lachine, Montréal) donne annuellement l'éducation à 150 jeune filles, appartenant aux nationalités les plus diverses, Irlandaise, Allemande, Française, Italienne, Espagnole, Juive, Africaine ; les élèves noires forment un département séparé, à cause des préjugés qui existent à leur égard. D'ailleurs toutes ces enfants ainsi que leurs familles, ayant fait de ces beaux climats leur patrie adoptive, savent admirablement harmoniser ensemble.

Tous les ans, un certain nombre de conversions vient jeter la joie et le bonheur dans l'âme des zélées reli-

(1) Cette élégante petite église est l'œuvre du Révérend M. Michaud, religieux de St. Viateur, qui en fut l'architecte et puis l'ouvrier durant les trois ans qu'il fut missionnaire à Victoria.

gieuses ; et les jeunes converties qui ont eu le bonheur de puiser la foi à si bonne source, méritent aussi par leurs prières et leurs vertus de devenir un instrument de conversion pour toute leur famille. Espérons qu'un jour on nous donnera le récit de toutes les conquêtes de cette jeune église des côtes du Pacifique, résultant de l'éducation vraiment solide et chrétienne des jeunes filles ? Ce que l'on dit ici des bonnes Sœurs de Str. Anne, pourra également se dire des dignes Sœurs de la Providence, et des SS. noms de Jésus-Marie dans les diocèses de Nesqually et d'Orégon-City.

Mais un mot maintenant, des pauvres sauvages de l'Île Vancouver ; car pour eux aussi, se trouve dans le cœur du missionnaire, une large part de charité et de sollicitude. Les sauvages de l'Île, se divisent en quatre Missions principales : celle des Caoutchines, celle des Lanitchs, celle des Esquimaux et celle des Nanaimos ; ces trois dernières n'ont pas encore de missionnaires résidant, à cause du manque de moyens nécessaires pour soutenir de pareils établissements ; mais elles sont visitées régulièrement par les missionnaires. Les enfants y sont baptisés, les malades instruits et préparés au Saint Baptême avant de mourir. La Mission des Caoutchines, qui est très-nombreuse est la plus avancée et la mieux établie. Les Sœurs de Ste. Anne, y ont un couvent-pensionnat. Vingt petites Indiennes y sont entretenues et instruites, et un grand nombre d'externes y viennent tous les jours. Le progrès et l'avancement de cette belle mission sauvage sont dus au dévouement et au zèle infatigables du Révd. M. Rondeau (missionnaire Canadien, qui depuis près de quinze ans vit et réside au milieu de ses chers sauvages, comme il les appelle lui-même. Voici ce qu'on rapporte de son admirable dévouement :

« Le Père Rondeau, écrivait un autre missionnaire, est un fameux homme, pour le courage et le travail. Chaque matin, après ses prières et sa messe, il part pour la forêt, la hache à l'épaule et le dîner sous le bras ; deux ou trois indiens le suivent ; là, il choisit lui-même les arbres, les abat, les écarrit, les fait traîner par ses bœufs : et aussi, voyez-vous chaque année, s'élever une bâtisse nouvelle dont il est lui-même le propriétaire et l'artisan. C'est ainsi que sa chapelle, sa maison, son couvent, sont également l'œuvre de ses mains, et celle de sa charité. »

Le Révérend M. Piette, chapelain des Sœurs des SS

Noms de Jésus-Marie, à Portland, d'Orégon, écrivait l'an dernier : « Je viens de passer mes vacances chez le Père Rondeau au Caoutchine. Le cher Père est impayable ! le voilà maintenant à se bâtir une église en pierre. Voulant prendre un peu d'exercice, et me piquant également d'un peu de zèle, je me suis offert de l'assister ; mais il ne m'a fait que simple manœuvre, pendant que lui, bourgeois et maître-maçon, manie la truelle avec souplesse et habileté. Inutile de vous dire que ce métier me tuerait bientôt, si je devais le soutenir..... »

Je vais donc quitter ce cher compagnon de collègue et d'enfance, bien édifié de son zèle et de son dévouement, et aussi, bien convaincu que le bon Dieu ne pourra manquer de bénir de pareilles œuvres de charité pour des âmes aussi délaissées du reste des hommes. »

Voici le rapport que le Directoire Catholique de Baltimore donne des ouvriers apostoliques et des institutions du Diocèse de l'Île Vancouver :

Monseigneur Modeste Demers, Evêque.	
Prêtres	11
Collège	1
Couvents	2
Asyle des Orphelins.....	1
Population Catholique.....	5,000

DIOCESE DE NESQUALY.

(TERRITOIRE DE WASHINGTON, E. U.)

Le Diocèse de Nesqualy, comprenant tout le beau territoire de Washington; si favorablement situé pour la navigation et le commerce, entouré qu'il est, dans plus de sa moitié, par la baie de Pudjet, par la Mer Pacifique et le fleuve Colombia, est un carré oblong qui s'étend du fleuve Colombia au sud, à la Colombie anglaise au nord, et de la Mer Pacifique, à l'ouest, au territoire d'Idaho à l'est. Sa population, tant blanche que sauvage est d'environ trente mille; sur lesquels environ huit mille sont catholiques.

Les dix à douze jolis petits villages, villes et autres stations occupés par les blancs, et où se trouve presque toujours une petite église ou chapelle catholique; puis les six à huit principaux grands camps sauvages sous instruction religieuse, forment à peu près le champ apostolique actuel du diocèse de Nesqualy; lequel s'agrandit rapidement chaque année, par les soins et travaux de nombreux de quinze missionnaires.

Trente-trois Sœurs de la Charité de la Maison de la Providence (Montréal), tiennent dans diverses petites villes et missions sauvages de ce diocèse, des hôpitaux, des asiles d'orphelins et six couvents ou académies pour l'éducation des jeunes filles. Les préparatifs pour deux établissements du même genre sont actuellement à se faire, l'un à la belle mission sauvage des Yakamons, sous les soins de leur dévoué missionnaire, M. N. St. Onge; l'autre pour les blancs dans les belles prairies de Caoulitz, sous la direction du zélé monsieur Ch. Richard.

Le Collège des SS. Anges en la ville épiscopale de Vancouver, sous la présidence du Rév. M. Mans, donne actuellement l'éducation commerciale élevée à plus de cent élèves. Cet établissement et le Collège St. Louis de Victoria, Ile Vancouver, deux maisons d'éducation de premier ordre, sont les seules institutions catholiques pour garçons de toute la province ecclésiastique de l'Orégon. (1)

(1) P. S.—Nous sommes forcés de remettre au numéro prochain la suite de cet aperçu sur les Missions de l'Orégon, et dans lequel il sera parlé de l'Archidiocèse d'Orégon-City.

EXTRAITS DE QUELQUES LETTRES

Adressées à la Révérend^e Mère Supérieure Générale de l'Asile de la Providence de Montréal, et aux Sœurs de la Maison Mère, par leurs Sœurs des Missions de Vancouver, Diocèse de Nesqually, et des Montagnes Rocheuses.

Providence des SS. Anges,
Diocèse de Nesqually 1869.

En 1856, cette ville de Vancouver, diocèse de Nesqually, comptait à peine quelques familles catholiques. Alors l'église était à peu près déserte, même aux plus beaux jours de fêtes, car. durant les trois ou quatre premières années, les élèves du couvent et les quelques personnes, que l'on y abritait, formèrent la principale partie de la congrégation catholique. Au milieu d'un large emplacement, couvert d'arbres fruitiers et de jardins superbes, sont sept petites maisons contigues, ayant la forme d'un T renversé, c'est là l'Asile de la Providence ; la communauté, le pensionnat, l'orphelinat, le réfectoire de l'évêque, des missionnaires et des élèves du Collège, tout y trouve place, mais bien à l'étroit. Une nouvelle bâtisse plus spacieuse est depuis plusieurs années en contemplation. Le manque de ressources suffisantes est la seule cause du retard. L'hôpital St. Joseph pour les malades, est très confortable ; il est bâti sur une colline, ayant une galerie sur la façade, et aux deux étages, d'où l'on voit la belle rivière Colombie ; la salle des hommes est toute vaste, il y a seize lits ; au fond se trouve une jolie petite chapelle, où la messe se dit tous les jours. L'étage supérieur occupé par les femmes, est divisé en chambres.

Voici ce qu'une de ces chères Sœurs écrivait en 1866 :
« Vous apprendrez avec plaisir l'accroissement de la religion dans cette ville de Vancouver depuis dix ans. Tous les dimanches la cathédrale est remplie de pieux fidèles. A la messe de minuit, il y eut cent vingts communions en y comprenant le personnel du Collège et du

couvent ; et sur ce nombre, on comptait cinquante personnes du dehors. Vingt-quatre de nos petits orphelins s'habillent au chœur, les jours de grandes fêtes ; ils ont tous des soutanes en couleur écarlate, ce qui donne un joli coup-d'œil. Ils savent très bien servir aux Saints Offices. Maintenant, il y a un assez bon nombre de bons citoyens irlandais et quelques canadiens. Il y a une garnison de 400 soldats avec bon nombre d'officiers. Ils ont donné cette semaine une soirée pour le profit de nos orphelins, puis cela, sans avoir consulté les Sœurs : aussi hier nous ont-ils apporté \$92 pour aider au soulagement des malheureux. Ces bons militaires nous ont rendu et nous rendent encore de grands services quand ils en ont l'occasion.»

Une autre Sœur écrivait :

« Vous connaissez déjà combien notre hôpital a fait de bien à Vancouver. Cette hiver, une femme est venue s'y faire soigner ; il y avait dix-sept ans qu'elle s'était confessée. Elle eut le bonheur de faire une confession générale et la Sainte Communion plusieurs fois durant sa maladie. Enfin elle mourut dans les sentiments d'une vraie chrétienne.

Un voyageur français, autrefois catholique fervent, n'ayant pratiqué aucune religion depuis longtemps, a fait aussi une confession générale et ses pâques. Il est parti si content et si heureux, qu'il disait : « que de sa vie il n'oublierait jamais les beaux jours qu'il avait passés à l'Hôpital. »

Ce sont autant d'âmes arrachées au démon. N'est-ce pas, chères Sœurs, que c'est consolant de voir que le Bon Dieu daigne se servir de notre petite communauté pour faire un peu de bien.

PROVIDENCE DES SS. ANGES.

Vancouver, Washington Territory.

Ma très-Révérènde Mère,

Dieu nous a, cette année, fait part de son calice, et en rappelant tous nos souvenirs, nous trouvons plus d'un jour triste.

Le décès de notre chère Sœur Marie Joseph que la mort est venue surprendre au milieu d'une carrière toute pleine de zèle et de dévouement, la grave maladie de Sœur M. C..., l'état de débilité de plusieurs d'entre nous, etc., tout cela a mis dans les esprits et surtout dans les cœurs un certain deuil qui paralysait un peu la gaieté de notre petite famille religieuse.

Cependant pour être juste, s'il faut avouer que les jours d'épreuves ont été nombreux, il faut reconnaître aussi que nous avons eu nos jours de bonheur.

L'Arrivée de nos chères Sœurs du Canada est venue relever notre courage en comblant le vide que la mort et la maladie faisaient dans nos rangs.

Oh ! comme il fut joyeux le jour de leur arrivée parmi nous ! Comme nos larmes se confondaient dans un élan de pieuse reconnaissance envers Dieu et envers notre Communauté qui nous envoyait ce secours ! Secours d'autant mieux apprécié que nous savons ce qu'il coûtait à notre Maison-Mère.

Enfin, très-honorée Mère, vos lettres affectueuses, votre tendre sollicitude, vos sages conseils, nous font presque oublier toutes nos épreuves passées. Et au milieu de toutes ces réminiscences, il ne nous reste qu'à bénir Dieu dont la douce miséricorde vient encore de nous prouver qu'il n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui.

Nous venons de terminer notre bazar qui a rapporté \$900. Vu le peu de ressources pécuniaires de notre petite ville, cette recette est regardée comme une protection spéciale de St. Joseph.

Notre école n'est pas aussi nombreuse que l'année dernière ; 40 externes et 12 pensionnaires forment notre petit troupeau.

Nous nous flattons maintenant qu'une ligne de chemin de fer viendra bientôt augmenter l'activité de notre petite ville, qui semblent être pas aussi commerçante qu'elle le devrait, visitée qu'elle est chaque jour par plusieurs navires et bateaux à vapeur qui montent et descendent la Colombie. Mais en attendant, Dieu nous récompense en nous envoyant ce que nous aimons le plus, des pauvres et des orphelins.

Nos orphelinats se composent en ce moment, de 50 pauvres enfants des deux sexes : ce qui ne manque pas de donner aux heureuses hospitalières l'occasion d'exercer leur zèle et leur charité. Un grand nombre de ces chers enfants ont été malades cet hiver ; presque tous ont été atteints de la coqueluche et de divers maux de gorge. Nous avons compté jusqu'à 16 enfants, tant des orphelinats que des pensionnats, qui en ont été atteints à la fois ; ce qui nous a forcées de les envoyer à notre Hôpital. Heureusement qu'il y a peu de malades du dehors, de ce temps-ci ; cela est dû sans doute à la douce température dont nous jouissons maintenant, bien qu'en Janvier.

Les champs sont encore couverts d'herbe verte ; et ont l'apparence du printemps. La semaine de Noël, nous avons cueilli plusieurs belles roses dans les jardins. Dans quelques places les pruniers ont fleuri, et dans les magasins, on vendait de petits pois verts cueillis dans les champs.

Nos Sœurs qui arrivent du Canada sont émerveillées de notre beau climat, cependant, nous leur disons d'attendre que les 5 ou 6 semaines de pluies incessantes viennent contrebalancer les avantages dont nous jouissons maintenant ; ça leur prouvera que tout n'est pas rose, même dans notre pays sans hiver.

Nous avons eu une fête de Noël splendide, la parure de la Cathédrale était magnifique ; et le chant pieux de nos petites orphelines, a été superbe ; elles ont très-bien exécuté une *Messe en musique*, ainsi que la *Pastorale* et *l'Annuntiate* ; le temps était délicieux ; en un mot, tout a contribué à rendre la fête saintement belle et joyeuse. Malgré tout, cela n'a pas empêché que nos pensées ne se soient portées vers notre cher Canada, pour y entendre au milieu des mille voix qui y célèbrent la naissance de l'Enfant-Dieu, les joyeux refrains de nos beaux cantiques de Noël. Nous avons essayé d'y faire écho, en en chan-

tant quelques-uns ; mais il semble que ces chants du pays perdent de leur expression sur un sol étranger :

Oh ! quand sera-ce, que toutes réunies au ciel, nous n'aurons qu'une voix pour bénir notre bon Jésus, dans la contemplation des mystères de nos grandes solennités religieuses ? »

La même Sœur écrivait en 1670 : « Nous avons en ce moment, cinq hommes malades à l'Hôpital.

L'un d'eux est mourant. C'est un pauvre Français qui, depuis 20 ans courait les mines, et qui ne s'était pas confessé depuis 17 ans. Aujourd'hui, il a commencé sa confession, et nous espérons qu'il conservera sa connaissance assez longtemps pour recevoir la Ste. Communion.

Nous sommes maintenant à préparer ce qu'il faut pour quatre de nos Sœurs, qui doivent aller faire une collecte, dans différentes places du territoire, pour nous aider à bâtir, afin de réunir nos œuvres sous un même toit, et de nous donner le moyen de soulager un plus grand nombre de malheureux. »

La même, en 1871 : « Nous avons reçu et lu avec le plus vif intérêt, l'intéressante circulaire de notre Révérende Mère Générale. Il est bon, comme nous le chanterons bientôt à la rénovation des vœux, de *vivre en frères et en union.*

C'est la pensée qui de suite m'a frappée, en voyant le chiffre énorme de pauvres secourus, de malades visités, et d'enfants instruits par notre communauté. Nous n'avons qu'à bénir Dieu de l'accroissement qu'il a donné à nos œuvres pendant l'année qui vient de s'écouler. Chaque petit bataillon de notre compagnie religieuse dispersé çà et là jusqu'au delà des mers, est venu joindre sa petite part de travail et de bonnes œuvres, aux grandes œuvres de la maison Mère. Espérons que cette année verra encore nos œuvres grandir et se multiplier. Il me semble que le bon Maître va demander plus de nous cette année, pour compenser un peu les pertes que fait l'Eglise dans tant de communautés dont les œuvres sont paralysées, par suite de la terrible guerre qui vient d'avoir lieu en Europe. Puis, quand notre pensée se tourne vers la ville sainte, vers notre St. Père le Pape, Pie IX, prisonnier au Vatican, le cœur fait mal, et nous sentons le besoin de faire quelques sacrifices nouveaux, pour contribuer, si c'est possible, à sa prompte délivrance. A ce propos, nous avons dernièrement pris ce qu'on appelle un

congé de prières en faveur du St. Père, chacune étant laissée libre à sa dévotion. Je vous assure qu'il y a eu un élan de ferveur peu ordinaire ; les unes méditaient, d'autres faisaient le chemin de la croix, d'autres récitaient les mille Ave Maria, souhaitant ardemment que toutes ces Ave fussent comme autant de balles lancées contre l'enfer et ses suppôts, ennemis de notre Père commun.»

Des Dalles de l'Orégon, 1867.

Mes bien chères sœurs,

Je viens d'arriver ici ; tous mes exercices spirituels étant faits, je vais vous raconter de suite, les détails de mon voyage. Je suis en chemin depuis six heures ce matin pour Walla-Walla, étant partie de Vancouver en compagnie d'une bonne et respectable famille qui va s'y promener. Rendue au steamer, j'ai trouvé la Mère Véronique qui désirait faire le voyage avec moi jusqu'à la petite ville des Dalles, pouvant ainsi épargner les frais de se faire accompagner. Le prix des passages est de \$40 pour se rendre à Walla-Walla, à part les frais de la pension durant les deux jours de voyage.

Nous nous sommes bien amusées toutes deux ; c'est une si sainte religieuse, que l'on gagne beaucoup en sa compagnie.

Nous sommes arrivées aux Cascades à dix heures ; à une heure nous avons pris les chars, et à deux heures, nous reprenions en haut des rapides des Cascades, un autre steamer qui nous a conduites aux Dalles. Nous avions bien hâte de quitter les chars, car ils étaient remplis de chinois qui vont aux mines. Ce ne sont pas des admirateurs du catholicisme, aussi n'avions-nous pas besoin de les payer pour les faire rire de nous. Vraiment, parfois nous avions envie de leur aider. Ils ressemblent beaucoup à des sauvages, et par leurs figures et par leurs manières. Enfin à 4 heures, nous sommes arrivées à la jolie petite ville des Dalles.

Un bon Irlandais, M. S..... en me voyant, sur le steamer, prit une voiture et me conduisit chez lui. Dans cet hôtel, les Sœurs de la Providence ne paient point. Sa dame qui connaît bien nos sœurs de Vancouver, m'a reçue comme un membre de sa famille, étant si heureuse, disait-

elle, de recevoir une religieuse. Ce sont les gens très à l'aise, et ont une maison bien tenue.

C'est à bord du steamer «Owghie» toujours sur la rivière Colombie que je continue mon voyage et aussi mon journal. J'ai peu dormi cette nuit, je craignais de ne pas m'éveiller à temps pour prendre les chars qui doivent nous conduire en haut du rapide des Dalles (distance de 15 milles.) A quatre heures, cependant, j'y étais installée; là encore, nous avions nos pauvres Chinois d'hier, ils vont être nos compagnons de voyage jusqu'à la fin ce qui n'est pas très-agréable. A sept heures nous prenions ce petit steamer d'où je vous écris, et qui devra nous rendre jusqu'à Willoula; mais nous n'arriverons à cette place que demain vers dix heures.

De suite nous prendrons la diligence qui nous conduira à Walla-Walla.....

Enfin, me voilà rendue chez nos Sœurs, et je continue de vous donner le récit de mon trajet, qui a été très-fatigant. En débarquant du steamer, nous avons pris la diligence, comme je vous le disais hier. Les chemins sont affreux, continuellement nous montions et descendions des montagnes de roches, et à course de chevaux. Parfois un sentiment de frayeur me saisissait, lorsque je me voyais au-dessus des précipices, mais la pensée si douce que Marie, ma bonne et tendre Mère, veillait sur moi, me rassurait.

A cinq heures, je suis arrivée à Walla-Walla. Cette ville est jolie, et assez considérable. Vous décrire la joie que nos sœurs eurent en voyant la diligence se diriger vers le couvent, n'est pas chose facile; les unes pleuraient, les autres riaient, enfin, ce sont des émotions que le cœur ressent, mais que l'on ne peut exprimer.

Le couvent est très joli à l'extérieur, mais l'intérieur n'est pas terminé; il est peu clos, le vent y pénètre partout. Au bout du terrain des sœurs, est la petite église catholique; le Rév. M. Brouillet V. G. en est le pasteur: cette église a environ 40 pieds de longueur sur 20 de largeur; elle est propre et bien jolie.

En ce moment, nos sœurs ont à cette asile de Providence St. Vincent de Paul, 15 pensionnaires, et 52 externes. Souvent, nous voyons des sauvages qui entrent à la cuisine, et se mettent près du poêle, ils y passeraient la journée, si les sœurs ne leur donnaient à manger, jamais ils n'en demandent. Du moment qu'ils ont ce qu'il leur

faut, ils s'en vont le manger dehors ; ils font vraiment pitié à voir, ces pauvres enfants des bois !

En Mai, cinq élèves de leur couvent ont été baptisées avec l'autorisation de leurs parents qui sont infidèles ; c'est toujours cinq âmes qui jouissent du bonheur d'être à Dieu. Je les recommande à vos ferventes prières afin qu'elles se conservent dans leurs bonnes dispositions.

Le petit hôpital de nos sœurs à Walla-Walla, fait aussi sa part de bien. Sept personnes y ont passé durant les premiers mois de son existence. Quelques unes avec le recouvrement de la santé y ont trouvé celle de leur âme."

NOTES D'UNE AUTRE SŒUR DE LA PROVIDENCE
SUR LA MISSION DE STEILLECOOM.

« Nous partîmes, une autre sœur et moi, le jour de la fête de N. D. de Bonsecours, pour nous rendre chez nos sœurs à la Providence, à St. Joseph de Steillecoom, sur la baie du Pudget Sound, non loin de l'île Vancouver. Le premier jour nous avons voyagé dans un steamer, remontant la rivière Cowlitz jusqu'à Montecello ; là, nous avons pris la diligence qui nous conduisit à Cowlitz, mission du Rév. M. Richard, où j'avais quelques affaires à régler. Le lendemain, nous voyagions encore vers le nord par la diligence : Cette voiture est une sorte de wagon, très solide pour soutenir dans les chemins des bois. Nous sommes arrivés à Olympia, sur la baie, le deuxième jour au soir ; nous étions bien fatiguées d'être toujours assises, et de se faire secouer dans les ornières. Nous ne faisons que monter et descendre de grandes et énormes côtes. Je vous assure que plus d'une fois j'étais effrayée, surtout lorsque je voyais le chemin bien étroit et un précipice au côté. Le lendemain à huit heures, nous laissons Olympia, il ne nous restait plus que 25 milles pour nous rendre à notre destination, puis les chemins sont très beaux, autour de la grande baie, qui compte quatre à cinq jolies petites villes sur ses bords. Nous avons passé par Nesqually : là nous avons vu un bon nombre de sauvages. Enfin, à 2 heures, nous étions rendues avec nos chères Sœurs que notre visite a remplies de joie.

Il y a ici neuf pensionnaires et vingt-huit externes, des orphelines, et un orphelin. Le couvent est à deux étages et avec des galeries tout le long, et aux deux étages de la maison ; il est bâti sur le haut de la côte vis-à-vis du détroit Pudget ; la vue, sur la baie, du village de Steillecoom est très belle, le site en est superbe. Nous voyons passer tous les jours des Steamers qui vont à Victoria et à San Francisco, sans compter les beaux voiliers, venant chercher chaque semaine, des quantités énormes de bois de sciage, fourni par les cinq ou six grands moulins de la baie. Puis les canots des sauvages qui vont tous les jours à la chasse ou à la pêche. Nos sœurs ont

une chapelle dans leur couvent avec le St. Sacrement qui a été leur consolateur depuis que ce bon maître réside sous leur toit, mais surtout au commencement de cet établissement, où nos sœurs ont été jusqu'à cinq semaines à n'avoir ni messe, ni confession, ni communion, leur Révérend Père chapelain M. Brondel étant obligé de s'éloigner pour desservir différentes Missions. Des sauvages campent tout près du couvent, et tous les soirs ils crient de toute la force de leurs poumons, jusqu'à onze heures ou minuit, ce qui ne favorise pas le sommeil.»

Voici ce qu'une autre écrivait en 1871 : « Dans notre vie de missionnaire, il faut se tenir prêtes à tout événement, si l'on ne veut pas se laisser abattre ; en voici un trait qui vous le prouvera.

La mort de notre chère sœur Pierre, que vous avez apprise, et que nous sentons vivement, n'a pas été seulement amère par la peine d'être privées d'une sœur chérie qui nous rendait des services importants, mais la divine Providence a permis que le jour de sa sépulture, et le corps rendu à l'Eglise, M. le Curé, étant sur le point de commencer le service, tombât frappé d'apoplexie ; il fut une heure sans connaissance, puis ayant pris du mieux, il se mit en devoir de commencer la messe, mais il perdit de nouveau connaissance. A dix heures nous fûmes obligées de faire porter sans prêtre ni cérémonie, le corps de notre chère sœur au cimetière. Inutile d'essayer à vous dépeindre les angoisses de nos cœurs en cette circonstance ; mais le bon Dieu eut pitié de nous, et nous accorda la consolation que ce bon Monsieur, recouvrant de nouveau sa connaissance, pût du moins aller bénir la fosse.

Or, vous voyez, ma révérende mère, qu'outre la peine que nous éprouvions, de voir cette chère sœur inhumée sans service, nous étions encore en danger de perdre notre bon curé ; puis les prêtres sont si rares dans ces contrées-ci. Que de pensées plus ou moins tristes se présentaient à notre esprit ! Combien sera-t-il de temps malade ? Combien de temps serons-nous sans avoir de messes et sans recevoir de sacrements ? Dieu seul le sait. Mais il est notre Père, plein de miséricorde, il nous tiendra sous sa douce et paternelle protection, c'est ce qui fait toujours la consolation de la missionnaire.»

PROVIDENCE, ST. IGNACE.

 Montagnes Rocheuses, 1868.

Mes bien chères Sœurs.

Aujourd'hui je vais répondre aux questions qui nous ont été adressées depuis longtemps, en vous disant le genre de vie que nous menons ici. D'abord nous jouissons du grand privilège de n'être occupées que des pauvres. Il n'y en a pas de plus dénués. que les pauvres Indiens dont nous sommes entourées. Nous enseignons les pauvres; nous travaillons pour les pauvres; nous visitons les pauvres; donc nous pouvons exercer les œuvres de notre humble compagnie, quoique moins en grand qu'ailleurs. Notre Sœur servante est chargée et de la surveillance entière de toute la maison, et de la couture en général; ce qui ne la laisse pas oisive, puisque nous avons aussi le soin des effets des Révérends Pères des Frères et de quelques orphelins qui sont avec eux dans cette mission de St. Ignace; sans compter les autres petits services que nous avons le bonheur de rendre de temps en temps à tous les missionnaires des montagnes, qui ont recours à notre pauvre Asile, comme à la maison mère. C'est vraiment une jouissance pour nous, de procurer ce petit soulagement à des missionnaires qui gagnent tant d'âmes à Dieu, en pensant que le bon Maître a pour agréable ce que nous leur faisons; et qu'il saura récompenser notre communauté par mille bénédictions. Ne fussions-nous occupées ici qu'à entretenir l'église et ses saints religieux qui, après avoir été élevés au sein de l'aisance et de la bonne société, vivent maintenant, dans un si grand dénuement des douceurs de la vie, brisés et vieillissant avant l'âge par la misère qu'ils endurent dans les Montagnes, couverts de lambeaux, et obligés dans leurs courses et autres missions, de laver et coudre eux-mêmes leurs effets; nous nous trouverions heureuses et nous ferions, il semble, quelque chose d'agréable à Dieu. La divine Providence vient à notre aide d'une manière admirable, et

nous ne nous trouvons surchargées. Sœur P... M... est chargée de la classe des pensionnaires, et du soin de l'Eglise de cette mission. Ces pensionnaires sont des Métisses ; et leur apprendre une autre langue que la leur, est un dur travail, et demande une application constante. Les premiers mois il semble qu'elles oublient en même temps qu'elles apprennent. La tâche est bien ingrate et difficile pour les élèves et la maîtresse ; cependant elles en retireront l'avantage, nous l'espérons, d'apprendre la tenue d'une maison et les ouvrages du ménage ; plusieurs réussissent très-bien, et comme nous les employons souvent dans les différents offices de la maison, elles perdent insensiblement leurs habitudes sauvages, et s'accoutument à la propreté et au travail. On peut aussi leur faire un grand bien pour l'instruction religieuse, ce qui les dédommagera de ce qu'elles ne peuvent apprendre par le moyen des livres.

Pour nos orphelines, c'est à peu près la même chose ; nous en avons eues un bon nombre de grandes, mais qui nous ont laissées, parceque nous les prenions pour travailler avec nous ; pourtant nous les menagions ; néanmoins, elles n'ont pas eu le courage de persévérer. Il ne nous reste pour travailler dans les gros ouvrages, qu'une jeune femme indienne qui demeure ici avec sa petite fille, depuis deux ans et demie. Elle fait très bien le pain ; elle va, elle-même dans le bois, faire la cendre, et fait ensuite le savon dont nous avons besoin, puis elle aide encore à la cuisine dans ses temps libres. La plus âgée de nos orphelines, a treize ans, les autres ont de cinq à dix ans. Toutes les pensionnaires et les orphelines que nous avons en ce moment, nous donnent vraiment de la consolation, non par le brillant succès dans leurs études, mais par leur bonne volonté à nous aider au travail, et la bonne humeur avec laquelle elles nous rendent leurs petits services selon la capacité de leur âge.

Sœur M... E... est chargée de notre cuisine et a le soin de la laiterie ; je vous assure que tous ses moments se trouvent bien employés.

Sœur R... a en soin notre petite chapelle qui est dans une de nos chambres du couvent ; elle est des plus simples, mais propre. Soyez sans inquiétude, bien chères Sœurs ; Notre Seigneur a bien soin des pauvres missionnaires des montagnes rocheuses. On dirait, à voir la bonté de ce divin époux à notre égard, qu'il ne veut plus que nous-

nous permettions jamais plus la moindre pensée de défiance en la divine Providence, et depuis qu'il demeure avec nous, nous avons plus de courage dans les sacrifices qu'il demande de nous.

Pour répondre aux autres questions, je vous dirai qu'il n'y a pas véritablement de grandes souffrances ici, au moins, pas aussi grandes que vous pouvez vous l'imaginer, quand vous entendez parler des montagnes rocheuses : puis celles que nous considérons comme plus considérables, vont en diminuant. Les premiers temps que nous étions ici, les jours de lavage étaient regardés comme de grandes épreuves, par la difficulté à se procurer l'eau nécessaire. Il fallait la faire charroyer dans une chaudière, par la femme dont je vous ai parlé, ou par nos orphelines, et comme il fallait l'aller chercher au ruisseau qui est à une assez grande distance de la maison, la tâche devenait bientôt lourde et fatigante, nous la ménagions pourtant beaucoup, car lorsque nous la changions, vous l'auriez crue une espèce de teinture.

Nous souffrîmes ainsi pendant près de deux ans ; mais depuis que nous sommes dans notre maison neuve, nous avons un bon puits à une dizaine de pas de la cuisine ; l'eau y est très facile à tirer, une enfant de dix ans peut le faire sans effort. Ce sont les sœurs qui font les lavages, et leur santé n'en souffre pas, elles s'en acquittent lestement, je vous assure.

Maintenant, pour le bois, ce sont les Sauvages qui travaillent chez les Rev. Pères S. J. qui le coupent, et nous l'apportent dans la cour ; comme on en fait pas une provision d'avance pour l'hiver et que l'on ne trouve pas toujours des Sauvages qui veulent le bûcher en cette saison il nous arrive parfois d'en manquer pour quelques appartements de la maison.

Sœur Marie de l'Enfant Jésus a fait un jardin qui lui a rapporté beaucoup de melons, des concombres, du blé d'Inde, de superbes choux-fleurs, des petits pois, des fèves, des citrouilles, des fleurs, etc. »

Une autre fois, elle écrivait :

« Les dépenses qu'exige continuellement notre maison, et la pauvreté des Révérends Pères qui nous les ont fournies jusqu'ici, nous déterminèrent à demander à notre sœur vicairie, la permission de faire une collecte parmi les mineurs de nos montagnes. L'ayant obtenue nous partîmes, sœur M. E. et moi, le 2 juillet. Le premier soir, nous

couchâmes chez l'Agent de la Réserve Indienne, qui nous reçut très-bien.

Le 3, vers cinq heures, nous étions revenues à Missoula, qui porte le titre de ville, à 45 milles de notre mission ; il y a une vingtaine de maisons et quatre ou cinq magasins, nous logeâmes chez une dame que nous avions connue ; elle fit tout ce qu'elle put pour nous bien recevoir. Le 4, nous eûmes la messe dans sa maison, ensuite nous commençâmes notre collecte. Ce jour n'a pas été favorable, car presque tous les habitants étaient sortis pour fêter le jour de l'indépendance des Etats-Unis. Nous eûmes fini avant dîner, et repartîmes. A trois milles plus loin, nous nous arrêtàmes chez une dame que je connaissais bien et qui s'était faite catholique à Walla-Walla ; elle fit baptiser un enfant de trois semaines, par le Révd. Père qui nous conduisait, nous couchâmes chez elle, et le lendemain, dimanche, nous y eûmes la messe avant de partir. Vers midi, nous arrivâmes chez une famille protestante, dont les deux petits garçons ont été baptisés ; le père et la mère désirent ardemment s'instruire et être éclairés sur la vraie religion ; il nous fallut accepter de prendre le dîner chez eux. Avant de les laisser, le Révd. Père leur donna les avis et les encouragements nécessaires pour la situation où ils se trouvaient alors. En partant, la dame nous demanda de prier la Ste. Vierge pour elle, disant qu'elle la priait elle-même tous les jours. Le soir nous arrivâmes à une maison où nous payâmes notre pension pour la première fois. Le lendemain au midi, nous fûmes plus heureux, nous prîmes le dîner chez une bonne vieille allemande ; le père, la mère, et les plus âgées de la famille sont protestants, mais les plus jeunes ont été baptisés il y a deux ans ; ces bonnes gens, étaient très contents de recevoir le Révd. Père, et ne pouvait se lasser de nous témoigner leur joie. La mère et la fille pleuraient même en se séparant de nous. Après avoir fait 43 milles, ce soir-là, nous logeâmes chez une famille catholique où nous fûmes très bien reçus. Le lendemain nous eûmes la messe dans cette maison et nous nous mîmes de nouveau en route, munies de provisions pour notre dîner, car nous ne pensions pas de rencontrer de maison sur le chemin que nous avons à parcourir ce jour-là ; nous prîmes une fausse route qui nous fit faire 12½ milles inutilement.

Le midi, nous prenions notre repas chez une Mormonne, qui est mariée à un catholique, elle a renoncé à la religion Mormonne et travaille à s'instruire pour se faire baptiser, ses quatre enfants le sont déjà. Nous partîmes et parcourûmes 45 milles et ne rencontrant de maison qu'à neuf heures et vingt minutes du soir ; c'était une auberge tenue par une vieille française, qui reçoit gratis les prêtres et les sœurs. Le lendemain, il ne nous restait que 16 milles à faire pour nous rendre à la ville de Hélena ; nous y arrivâmes vers le soir. Notre première visite fut à l'église, pour saluer et remercier notre divin Epoux au Très-Saint Sacrement. Nous fûmes deux jours sans faire de collecte, parce que nous ne trouvions personne pour nous conduire ; enfin, un bon vieux monsieur nous conduisit à une place où les mineurs étaient réunis. Ils parurent contents de nous voir, et chacun d'eux nous donna dix piastres.

Les citoyens de cette ville veulent avoir des sœurs ; beaucoup de familles, après avoir fait un peu d'or, partent pour aller s'établir dans le monde civilisé, plus à l'est des Etats Unis, parce qu'ici, ils ne peuvent faire instruire leurs enfants. On voulait nous garder ; et dans ce but, quelques-uns offraient deux et trois cents piastres pour leur part, en promettant de collecter trois mille piastres pour nous bâtir un couvent. Nous reçûmes dans cette place quatre cents piastres et un harmonium ; ceux qui ont contribué à acheter ce joli instrument, veulent que nous le gardions pour nous ; il sera transporté prochainement à notre mission de St. Ignace. Nous demeurâmes sept jours dans cette ville d'Hélena, Sœur M.. E... ayant été malade durant quelques jours.

Nous allâmes plus loin visiter quelques autres petites places, mais nous fûmes obligées de cesser la collecte et de renvoyer nos chevaux afin de prendre la diligence pour revenir à Hélena, parce que notre sœur se trouvait très malade. Arrivée à cette ville, je fis appeler le médecin, qui dit qu'elle avait les fièvres des montagnes, et qu'il était prudent de la faire soigner quelques jours, avant de s'en retourner à la mission, afin d'éviter le typhus. Nous y demeurâmes encore huit jours ; le médecin venait deux fois par jour visiter la patiente. Les dames de cette place lui apportaient toutes les douceurs dont elle avait besoin.

Enfin le médecin permit à notre malade de se mettre en route pour retourner à notre Providence de St. Ignace.

Il fallut s'en retourner par le *stage*, ce qui nous coûta \$72 sans compter les repas qu'il nous fallut payer a part. Notre collecte s'est élevé à environ \$1,400, mais nous dépensâmes \$250 pour les frais du voyage. Si notre chère sœur ne se fut pas trouvée malade, nous aurions fait \$3,000 sans aucun doute. Enfin, nous étions avec nos sœurs le premier août; notre malade quoique faible, prend des forces de jour en jour.

Nous voilà de nouveau avec nos enfants qui, par moment, nous donnent un peu d'exercice, et quelquefois nous causent beaucoup d'inquiétude; car on a beau les garder longtemps, les plier à notre genre de vie, une occasion se présente-t-elle de nous quitter, qu'elles semblent heureuses de retourner vivre à la manière des Sauvages. Ainsi, ces désappointements/souvent douloureux nous apprennent à ne travailler que pour Dieu seul, car si nous ne voyons pas toujours le fruit de nos travaux, nous savons qu'ils seront d'autant mieux reconnus par ce bon Maître, qu'ils le sont moins par ceux mêmes qui en sont l'objet. Notre plus petite fille, a huit ou neuf mois; vous connaissez les soins et l'ouvrage que donne une enfant de cet âge; c'est une orpheline de père et de mère. Dans quelques jours sa petite sœur, de trois ans, sera aussi avec nous. Nos deux sœurs qui sont restées ici pendant notre collecte sont bien fatiguées; il leur a fallu faire la besogne de quatre, travaillant tout le jour et une partie des nuits.»

Voici ce que la même sœur nous écrivait :

« Un mot du cérémonial de nos Indiens d'ici, le premier de l'an. Cette année comme les précédentes, nous avons reçu beaucoup de visites et de vraies visites de cérémonie, surtout de la part des petites filles; elles viennent par troupes, donne la main à la hâte, et partent de suite; pour les petits messieurs nous ne les laissons pas venir à cause de nos jeunes demoiselles, mais quelques-uns ne regardent pas la consigne, et alors après, que les sœurs leur ont donné la main, nous les renvoyons bien poliment en leur disant : « C'est assez, » ce qui les amuse bien, car ils reconnaissent notre fraude.

Rien de plus drôle que de les voir en troupes, parcourir toutes les maisons du camp, pendant toute la journée, et toujours en courant ils entrent, donnent la main avec leur bon jour : *Gest sgalgalt* et disparaissent.

Sœur M. de l'E. J. et moi allons visiter plusieurs malades;

grâce à un livre de médecine que la communauté nous a envoyé, nous pouvons soulager bien plus efficacement nos pauvres malades ; nous en avons presque continuellement plusieurs à soigner. Ces pauvres gens ne sont pas difficiles à traiter ; ou à préparer à la mort ; ils ne sont pourtant pas aussi à plaindre, qu'on le pense ordinairement, car ils préfèrent de beaucoup leur genre de vie au nôtre.

Nous avons été voir une pauvre sauvagesse mourante ; déjà la mort couvrait de son ombre la vue de cette pauvre malade, elle reconnut la voix des sœurs, et leur dit qu'elle était contente de mourir puisque telle était la volonté de Dieu et elle ajouta : « Priez afin que Notre Seigneur n'ait pas versé inutilement son sang pour moi ! » Ces sentiments ne seraient pas surprenants chez les personnes civilisées, mais dans une sauvagesse, ils prouvent bien que le Seigneur se choisit partout des âmes auxquelles il fait une large part de ses grâces de choix.

MISSION ST. IGNACE, MONTAGNES ROCHEUSES.

On nous écrivait de cette mission :

« Pour la même raison que je vous mentionnais l'année dernière, nous avons encore, cette année, fait la collecte dans plusieurs places des Montagnes Rocheuses. Ce fut le 28 Juin que Sœur M... E... et Sœur R..., partirent de cette mission pour une excursion qui dura sept semaines, c'est-à-dire jusqu'au 12 Août. Quoique l'année n'ait pas été favorable, à raison de la grande sécheresse qui rendait par le manque d'eau le travail des mineurs très-difficile, cependant nous n'avons eu qu'à remercier Dieu du bon succès de cette collecte, dont le montant s'est élevé bien au-delà de ce que nous espérions. Nos sœurs furent accueillies avec bienveillance par les braves mineurs qui se montrèrent vraiment généreux, donnant de grand cœur, quelquefois même avant qu'on leur demandât la part de contribution qu'ils pouvaient offrir. Plusieurs, dans le cours de l'automne, passèrent à la mission, et se faisaient un devoir de laisser une offrande, disant qu'ils n'avaient pas rencontré les sœurs pendant leur collecte, comme s'il y eût eu obligation pour eux de donner quelque chose. Tous ces secours nous firent plus d'une fois admirer avec reconnaissance la Divine Providence, si attentive à veiller et à pourvoir à nos différents besoins, et cela toujours en temps si opportuns.

« Pendant que deux de nous étions éloignées, la Providence permit que les deux autres qui étaient à la mission donnassent le secours de l'hospitalité à un pauvre mineur qui fut amené ici dangereusement malade, et qu'elles soignèrent jusqu'à ce qu'il fut parfaitement guéri : il s'en retourna plein de reconnaissance. Après le retour de nos sœurs, nous reçûmes deux malades; un orphelin métis qui mourut quelques semaines après son arrivée, et une jeune femme consomptive de Missoula, (à 45 milles de cette mission,) qui, n'ayant personne pour la soigner, avait demandé à être transportée chez nous. Peu de temps après, elle comparaisait devant le Juge Suprême.

Pendant l'hiver de 1870, deux de nos orphelins moururent des fièvres typhoïdes. En Février, nous eûmes le bonheur de voir l'érection du Chemin de la Croix érigé dans

notre petite chapelle; enfin, à la fête de la Pentecôte, quatre de nos enfants firent leur première communion.

Dans le cours de l'automne, nous reçûmes la visite du Gouverneur du Territoire et de plusieurs autres messieurs qui parurent satisfaits de la tenue de nos enfants et des réponses qu'elles donnèrent à leurs questions sur différentes matières classiques. Un de ces messieurs leur envoya un magnifique présent.

Le temps a démontré que dans le pénible labeur de l'enseignement des petites indiennes des Montagnes Rocheuses, en langue anglaise, la persévérance est toujours couronnée par le succès. Depuis sept ans que nos sœurs cultivent ces chères enfants, le Seigneur a béni leurs efforts au-delà de leurs premières espérances, puisqu'une de leurs élèves a pu, cette année, écrire une lettre au rédacteur du journal *The Young Catholic*, dont nous donnons ici la traduction française :

Maison de la Ste. Famille.
Mission de St. Ignace.

Mon cher oncle Ned,

Peut-être que vous serez surpris de voir une petite indienne parmi vos neveux et nièces, mais j'espère que vous n'en serez pas chagriné, car nous pouvons vous comprendre, et vous pouvez nous comprendre aussi, grâce à nos bonnes sœurs qui nous ont enseigné votre langage.

Nous lisons votre petit journal avec beaucoup de plaisir, et toutes les belles questions que vous nous y faites. Il paraît que votre cousin Jack aimerait qu'on lui parlât. Peut-être que je le ferais, car je pense qu'il donnerait d'aussi belles questions que notre Oncle Ned et ma tante Julia, mais malheureusement les sœurs ne nous laissent pas parler aux GARÇONS.

La parabole que j'aime le mieux est celle-ci : « Il y avait un homme très riche qui était bien habillé et toujours en parti de plaisir. A la porte de ce richard se trouvait un pauvre mendiant qui demandait les miettes qui tombaient de sa table. A la fin le mendiant mourut et fut porté dans le Sein d'Abraham; le riche mourut aussi, mais fut jeté dans l'enfer. Levant les yeux, il vit Lazarre et conjura Abraham de le lui envoyer avec une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Mais Abraham

lui répondit que lorsqu'il était sur la terre il était heureux et que Lazarre souffrait; à présent c'était au tour de Lazarre à se réjouir et à lui de souffrir. »

La parabole est bien plus longue, mais je pense que ce serait trop de toute l'écrire.

Cher Oncle Ned, je suis à essayer de vous faire un beau scapulaire; voulez-vous l'accepter de la part d'une petite indienne des Montagnes Rocheuses?

Bonjour mon Cher Oncle Ned,

Avec respect votre, etc.

MARY ZCHIZIN:

MISSION DE EULALIP.

 LETTRE D'UNE SOEUR A SA FAMILLE.

Providence, N. D. des 7 Douleurs.

Eulalip, territoire de Washington, 24 Nov. 1868.

Mon bon ange je vous confie cette missive.

Bien aimés frères et sœurs,

Je ne puis le croire, déjà près de quatre mois se sont écoulés depuis mon arrivée dans cette mission sauvage et je ne vous ai pas encore donné de mes nouvelles ; vous aurez trouvé le temps assez long, vous êtes inquiets sur mon compte, n'est-ce pas ? Mais le croiriez-vous ? Nous avons été si occupées depuis ce temps, que je remets de semaine en semaine le plaisir de vous écrire et voilà la seule cause de mon retard ; je ne pouvais me satisfaire sans dire beaucoup de choses, et je n'en trouvais pas le temps, ainsi, je préférerais attendre. Si vous saviez ce que c'est pour des sœurs de charité, que d'arriver dans une mission sauvage, vous vous diriez : « Pardonnons de bon cœur à notre petite sœur, ce sera le mérite d'une privation de plus à offrir à notre divin maître. »

Pour moi je la lui ai offerte bien des foisAllons ! sans autre préambule, je commencerai à vous entretenir. Je me transporte en esprit au milieu de vous tous... Quel changement vois-je !... Mes yeux cherchent en vain celle que j'aimais le plus sur la terre ! Maman ! oui ma bonne maman... Elle n'est plus !... mais arrêtons nos larmes ; du haut du ciel, elle est encore avec nous..... elle nous aime davantage..... elle voit nos besoins... Que ne pourrait obtenir son amour auprès du Tout Puissant..... Oh ! puissent les principes de foi vive et de tendre piété que cette trop bonne mère s'est efforcée d'imprégner dans nos cœurs fructifier selon ses désirs !... Après avoir satisfait ce premier besoin de mon cœur, j'essayerai donc de

vous donner les détails que vous vous attendez de recevoir sur notre arrivée au milieu des sauvages, ainsi que des choses qui peuvent le plus vous intéresser depuis cette époque. Si M. Caisse et le Docteur ont reçu les lettres que je leur adressai les premiers jours d'août, vous savez déjà que trois sœurs devaient partir les jours suivants pour aller commencer une mission chez les *Snohomish*. Ce sont les sœurs Blandine, supérieure, Marie Hyacinthe, et Marie de la Foi ; la seconde, Caroline la connaît bien; et la troisième, tous, j'en suis certaine vous êtes loin de l'avoir oubliée.....La mission où nous allions, quoiqu'établie chez les *Snohomish*, comprend aussi quelques autres tribus sauvages dont la principale est celle de Lamy. Cette réserve indienne, comme tout le territoire, appartient aux Américains;—elle est située sur la Baie de Pudget, dans le territoire de Washington, et fait partie du vaste diocèse de Sa Grandeur Monseigneur Blanchet, évêque de Nesqually. Ainsi donc, le 5 Août, fête de N. D. des neiges, à quatre heures du matin, nous entendions la Ste. Messe et à cinq heures, nous nous séparions de nos chères sœurs de Vancouver, c'était la première fois que nous les quittions. Nous avions l'honneur d'être accompagnées par Sa Grandeur Mgr. de Nesqually, et une quatrième sœur profitait de notre occasion pour se rendre à la mission Steillecoom dont je vous ai déjà parlé. Le trajet de Vancouver à Steillecoom est ordinairement de trois jours et se fait en diligence, sauf la première demi-journée en steamer.

Le deuxième jour, nous avons été 17 heures sans débarquer du *stage*, si ce n'est que bien juste le temps de dîner et aussi pour monter et descendre les côtes qui sont quelquefois si fortes et si à pic, que nous étions obligées de marcher et encore n'était-ce pas sans quelque danger pour celles qui n'étaient pas très fortes. Pour moi il me fallait quelqu'un pour me soutenir en descendant, sans quoi la pente m'eût emportée d'un trait au bas de la côte; et lorsqu'il fallait monter ces côtes, nous devions nous arrêter souvent pour reprendre haleine. Il faut vous dire aussi que nos voitures ne sont pas couvertes, et tout le jour nous devions nous faire rôtir par un soleil brûlant: une nuée de poussière nous couvrait presque sans cesse; le soir, nos habits, garnitures, bandeaux et le reste n'étaient plus reconnaissables. Nous étions de *vraies sœurs grises* moins la propreté. Comme c'était dans

la belle saison, les fatigues du chemin étaient supportables.

Quoiqu'il en soit, le 7 août dans l'après-midi, nous étions fort contentes d'arriver chez nos bonnes Sœurs de Steillecoom. Là nous étions chez nous..... C'était ce dont nous avions le plus besoin..... Les Sœurs Olivier et Marie du Mont-Carmel qui passaient la vacance seules, à cette mission, nous attendaient avec la plus grande impatience. Jugez de notre joie à toutes..... Oh ! qu'il est doux de goûter en ces rencontres ce que fait éprouver l'amour fraternel que la religion a formé dans nos cœurs..... Ces bons soins de nos chères Sœurs, et le bonheur de se revoir nous firent oublier bien vite nos fatigues. Mais le 10 il fallait déjà nous séparer de ces chères Sœurs. Ce fut vers les 8 heures du matin. Nous nous séparâmes en formant des deux côtés le projet de nous visiter aussi souvent que nous le pourrions.

De Steillecoom à Eulalip, distance d'environ 80 milles, nous voyageons vers le nord sur le Détroit Pudget ; il faut vous dire que nous avons eu presque le mal de mer. Rien ne nous faisait plus rappeler notre premier voyage du Canada à l'Orégon. Il me semblait que nous étions bien, bien loin de Vancouver et du Canada..... Oh ! j'y pensais bien, non pas pour regretter mon sacrifice, mais plutôt pour le renouveler d'un plus grand cœur que je m'en éloignais d'avantage. Croyez moi, quand une fois nous n'avons pas reculé devant un premier sacrifice, le bon Jésus nous fait goûter d'autant plus de bonheur que nous en avons de nouveaux à lui offrir..... Toute en étant préoccupée de ces pensées, il me tardait d'arriver à notre dernière destination..... vers les dix heures et demie, nous étions à la réserve des Sauvages. Le premier qui vint à notre rencontre fut l'agent du gouvernement pour les Indiens Mr. X... qui parut tout joyeux de l'arrivée des sœurs au milieu de ses sauvages. Il ne prit congé de nous qu'après les félicitations les plus cordiales de la bienvenue.

Nous étions encore à deux milles de la mission où les Rév. Pères Oblats sont établis depuis plusieurs années.

Outre le laborieux exercice de leur ministère, ils ont encore l'école des garçons sauvages (nous aurons maintenant celle des filles). Ils sont deux Pères et un Frère; les RR. Pères Richard et Chirouse, supérieur, que vous n'êtes pas sans connaître depuis longtemps par

les annales de la propagation de la foi. Aussitôt donc après les quelques mots échangés avec l'Agent, nous vîmes venir à nous le Révérend Père Richard et le Frère, nous disant que plusieurs de leurs petits Indiens (leurs écoliers) nous attendaient avec trois canots. Un instant après, nous étions dans cette nouvelle embarcation et nos petits sauvages nous faisaient voguer gaiement en chantant les chansons qu'ils savaient aussi bien mener que leurs avirons.

Vers les onze heures du soir nous arrivions enfin à notre mission. Le Rév. Père Chirouse avec ses petits Indiens, nous attendaient sur le bord de la grève. (Ces bons petits sauvages étaient couchés, mais s'étaient levés, disaient-ils, pour voir les sœurs.) Rendues chez les bons Pères, nous primes le réveillon, et après une rapide conversation sur notre voyage et notre arrivée, ils se mettent en devoir de nous conduire à notre demeure; mais avant de franchir le seuil de la porte, il fallut nous arrêter un instant pour donner la main à une troupe d'enfants sauvages qui nous attendaient à la salle d'entrée pour nous voir.

Au sortir de chez les RR. Pères nous fûmes agréablement surprises de voir notre maison; une belle bâtisse à deux étages, de 60 pieds sur 30, avec grande galerie sur le devant; toute la façade est peinte en blanc, et le reste de l'extérieur est blanchi à la chaux. Je m'arrête ici pour vous décrire le site de notre établissement. En arrivant ici sur le détroit vous voyez sur le penchant de la côte, faisant face à l'occident, deux établissements vis-à-vis l'un de l'autre, à la gauche est celui des RR. Pères, et à la droite, celui des Religieuses. Une allée d'une quinzaine de pas les séparent. Cette allée conduit à l'église qui est bâtie au haut de la colline. A quelques pas de l'église commence une épaisse forêt de sapins et de cèdres, presque les seuls arbres que l'on rencontre en Orégon. Entre la Mission et les établissements du gouvernement, sont du côté nord, les maisonnettes ou cabanes des sauvages.

Mais revenons à notre arrivée. Etant entrées dans notre maison de si belle apparence à l'extérieur, il nous fallut vite contenter notre curiosité en faisant le tour de tous les appartements que nous trouvâmes spacieux et tout à fait bien divisés, mais pas tous terminés.

Du côté des appartements destinés aux Sœurs, la cuisine et le réfectoire sont inachevés; chez les enfants, plusieurs salles sont loin d'être finies, (si l'hiver est dur,

je crois que nous aurons l'onglée assez souvent). Quoiqu'il en soit nous trouvions un logis préparé beaucoup au-delà de ce que nous espérions.

L'ameublement consistait en trois petits bancs, trois tables et trois couchettes avec des matelas, que les bons Pères nous avaient prêtés et que nous gardâmes jusqu'à ce que l'on ait pu se procurer de la paille pour remplir les toiles de paille que nous avions apportées.

Depuis ce temps, un habile et charitable vieux frère qui était ici, nous a fourni les meubles nécessaires, dont la simplicité, tout en nous accommodant, convient à des missionnaires chez les sauvages.

Nous apprenons à nous contenter de peu, et avec cela nous n'en paraissions que plus heureuses. Mais je continue : Il était alors minuit passé, donc c'était le 11 août, jour de la fête de Ste. Philomène, Patronne de notre Révérende Mère Générale, (et si je dois le dire, celle aussi de votre petite Sœur.) Ainsi aux premiers instants du jour de cette fête si chère à nos cœurs, nous prenions possession de notre mission. Les RR. Pères, ayant pris congé de nous, nous nous mîmes en devoir de prendre un peu de repos ; il nous vient alors à l'esprit que l'année précédente, dans le même logis, notre bonne mère Philomène, s'était accordé la même satisfaction dans cette mission, ... vous comprenez que le cœur était rempli de mille impressions diverses.....

Aussi le lendemain, avions-nous de grand matin la puce à l'oreille ; nous n'avions pas d'horloge, mais c'était bien vers les quatre heures ; et après nos exercices de piété, voyant que la messe ne sonnait pas, nous nous aperçûmes que nous nous étions trompées. Enfin, le bon frère vint nous dire que c'était l'heure de nous rendre à l'église ; et après y avoir entendu la Ste. Messe, nous prîmes le déjeuner et le dîner chez les RR. Pères ; nous passâmes toute la matinée à faire des visites, en attendant notre bagage qui était resté au débarcadère.

Dans l'après-midi, il nous fallut dépaqueter nos malles, et nous reçûmes la visite du docteur de la réserve.

Les jours suivants, l'agent et quelques autres messieurs employés du gouvernement, vinrent avec leurs dames nous faire visite. Tous témoignèrent une grande satisfaction de notre arrivée.

Le soir, nous prîmes le souper chez nous ; nous n'avions que de la farine et de la mélasse ; force nous fut de faire

des crêpes; les œufs manquaient aussi, ce qui n'a pas empêché que nous ayions mangé d'un bon appétit. Ce même soir, nous préparâmes un appartement pour notre petite chapelle, afin d'y entendre la Ste. Messe le lendemain, laquelle nous fut dite par Sa Grandeur Monseigneur de Nesqually, qui a eu l'extrême bonté de nous accompagner jusqu'ici, et a bien voulu encore y passer quelques jours. Nous n'oublierons jamais une pareille faveur.

La nouvelle de notre arrivée s'étant répandue au loin chez les Indiens, ceux-ci commencèrent à arriver en grand nombre, et parmi eux, les Lamy, nos meilleurs sauvages d'une tribu à 100 milles d'ici.

Débarquant de leurs canots, ils se rendirent d'abord chez leur bon Père Chirouse qui les conduisit à notre maison; les ayant fait placer sur la galerie, il nous avertit qu'une visite nous attendait; nous sortîmes à la porte, et ces bons sauvages étaient si joyeux, de voir des sœurs, qu'ils ne savaient trop comment témoigner leur contentement. Nous fîmes le tour, donnant la main à tous, aux ^{ch}ébés, comme aux autres; c'est l'usage, et c'est aussi le plus grand plaisir qu'on puisse leur faire. Après cela le Rév. Père nous pria de leur montrer l'Enfant Jésus que nous avions apporté, et que nos sœurs de Vancouver avaient elles-même confectionné. Voir leur étonnement et leur admiration était chose curieuse; ils le trouvaient si beau que chacun voulait le vénérer à sa manière; les uns faisant de profonds saluts ou se mettant à genoux, les autres en le baisant, ou lui donnant la main, mais lui serrant les doigts si fort que nous craignions à chaque instant qu'ils ne les broyassent. La visite finie, le bon Père Chirouse, leur dit d'aller dresser leurs tentes au bas de la côte vis à-vis de l'église. C'est là que se fixèrent tous les Indiens des différentes tribus qui ne cessèrent d'arriver jusqu'au samedi, veille de la grande fête de l'Assomption. (Dans ce Diocèse, elle n'est fêtée que le Dimanche.) Tous les jours de la semaine nous avons reçu de grandes visites qui furent toutes semblables à la première. Il était curieux, le soir, de voir sur le rivage de la baie, toutes ces tentes ou abris de planches et de branches, avec autant de feux; puis d'entendre les cris d'un chacun et surtout ceux des enfants. C'était un spectacle bien nouveau pour nous. Nous nous estimons très heureuses cependant au milieu de ces nouvelles peuplades si bien disposées à recevoir les services que le bon Dieu nous appelle à leur rendre.

Le 15 dans l'avant-midi, eut lieu l'érection du chemin de la croix dans notre petite chapelle. Et nous voici arrivées maintenant, au grand jour de la fête de l'Assomption. Avant sept heures du matin, les sauvages en grand nombre se rendaient déjà sur la place de l'église, et peu de temps après ils y étaient tous rendus, se rassemblant par groupes pour écouter les discours qu'on y faisait; car c'est l'habitude chez eux qu'il y ait, toutes les fois qu'il y a grande assemblée, plusieurs discours qui se font en même temps sur les événements du jour; les orateurs sont souvent assis par terre, et assez souvent aussi les autres sauvages paraissent n'y faire aucune attention, mais l'orateur continue toujours lors même que personne ne l'écoute. Ils ont une grande facilité à parler; les femmes comme les hommes, ont droit à ce privilège. A part le temps des offices les discours durèrent toute la journée.

Vers les huit heures A. M., Sa Grandeur Monseigneur Blanchet fit la bénédiction solennelle de l'Eglise, qui venait d'être terminée; elle est dédiée à Ste. Anne. Pendant ce temps, nos sauvages attendaient sur la place, le Révérend Père Chirouse leur ayant dit de n'entrer que lorsque la messe commencerait. Au dernier coup de la cloche, nous les vîmes tous s'empresser de pénétrer dans la maison du Seigneur, les hommes se rangeant d'un côté et les femmes de l'autre, laissant au milieu de la nef un espace qui formait une allée, dans laquelle nous voyions se promener un bon sauvage, faisant au besoin des signes, parlant même quelquefois, afin de faire régner un ordre plus parfait. Il faut vous dire qu'il n'y avait pas de bancs; et quand venait le temps de s'asseoir, ils le faisaient très à l'aise sur le plancher, ce qui leur va mieux que des sièges. Nous étions au jubé, lequel a été fait exprès pour nous et nos petites filles.

Sa Grandeur officia.

(A continuer.)

UNE EXCURSION CHEZ LES ESQUIMAUX.

(Suite.) (1)

II.

Rivière Niro-tunar-luk, 25 juin 1868.

Ce matin, notre petite flottille est repartie, bannières ou plutôt fétiches au vent. Chacune des barques est en effet décorée de la peau d'un oiseau ou d'une bête quelconque qui flotte au bout d'une perche. Le fétiche d'Inontak-rark l'un de mes hôtes, est l'aigle américain à tête blanche, dont la peau est étendue, aile et queue déployées, sur de petits bâtonnets. Lorsque nous campons la défroque emplumée est soigneusement suspendue au-dessus de nos têtes. An-utchinak, le second de mes hôtes, a mieux encore : il possède un petit morceau de lard de baleine, primeur de la saison, enfermé dans du parchemin et suspendu à son bandeau de peau de glouton. «—Cette médecine, me dit-il gravement, me rend invulnérable contre les flèches, le couteau et même les balles.» Non seulement les balles et les cahutes mais encore les vêtements sont couverts de semblable talismans : plumes de faucon et de hibou, serres d'aigle, peau de putois et d'hermine, têtes de corbeau, morceaux de fer ou d'ivoire, etc. Qu'il est triste de voir l'homme s'avilir au point de faire des dieux des plus vils animaux et de se croire inférieur aux bêtes !

Les Innoït sont pourtant loin d'être au pied de l'échelle de la grande famille humaine, comme on l'a dit bien à tort. Au point de vue matériel, ils vivent très conforta-

(1) Voir le Rapport du mois de mai.

blement, et souffrent beaucoup moins que les Peaux Rouges qui, depuis plus d'un siècle, sont stipendiés par la Compagnie de la baie d'Hudson. Il est même constant qu'ils possèdent seuls le secret de l'existence au milieu des glaces perpétuelles de ces climats. Nos voyageurs dans les mers arctiques ont été obligés de les imiter, et la civilisation a dû se plier aux cruelles exigences de cette vie sauvage, au lieu de l'élever à elle. La routine n'a pas chez eux cette force qui asservit les peuples orientaux aux coutumes surannées et parfois ridicules de leurs ancêtres. Ils savent profiter de ce qu'ils trouvent de bon chez les blancs, tout en méprisant ce qui ne saurait convenir à leur mode de vie ou au rude climat du pays qu'ils habitent. En cela ils font preuve de plus de tact que les sauvages Dénés, qui, pour avoir imité les blancs en tout, ont acquis en partage l'ignorance, les maladies et une mort hâtive.

Depuis mon voyage à l'embouchure du fleuve Anderson en 1865, j'ai trouvé chez eux un progrès sensible. A cette époque, on aurait jamais trouvé un Esquimau désarmé ; actuellement, il est assez ordinaire d'en voir se promener sans poignard, et même se livrer au sommeil sans être muni de ce *vade mecum* d'autrefois. Lors de mon premier voyage, les Innoït refusaient de manger avec moi, ou, s'ils acceptaient quelque chose, ils l'accompagnaient d'actes superstitieux comme préservatif de mes prétendus maléfices ; aujourd'hui ils sont aussi friands que les Indiens de ma nourriture. Un jour le vent enflant ma voile, je laissai bien loin derrière moi leurs barques aux formes lourdes ; dès le lendemain, elles étaient déjà munies, à l'instar de ma pirogue, d'un mât, d'une voile aurique, au lieu de leur voile en cône renversé tendue entre deux perches.

Cependant je m'aperçois bien que des soupçons provenant de la malveillance des conjureurs, surtout de l'Avané de l'Ouest, planent sur moi ; je suis gardé à vue. J'ai fait à dessein de ne partir qu'après tout le monde et de rester en arrière. Un quart d'heure après, deux krayak débouchent je ne sais d'où et accostent mon canot. Les Innoït qui les montaient étaient demeurés cachés afin d'observer mes mouvements. Ils m'ont trouvé récitant mon bréviaire et m'ont quitté d'assez mauvaise humeur, en s'écriant : «—Il a encore le nez dans son grimoire.» Puis ils ont ajouté : «—Dépêche-toi de nous suivre.» J'ai fait semblant de ne pas entendre cet ordre. Mais tout à coup, et

lorsque je croyais toute la flottille bien loin, je me suis trouvé nez à nez avec tout mon monde aux aguets derrière une pointe de terre. On nous attendait, tout prêt à nous poursuivre, si nous eussions voulu nous échapper. On nous héla d'un umiak d'un ton impérieux, en nous intimant l'ordre de marcher de converse avec eux. Peu après le chef Upik m'accoste, et me dit que son fils est bien malade, ainsi qu'un autre Esquimau nommé Tulerksén. Je compris alors toute l'affaire : mes écritures et mes lectures passaient dans ces esprits grossiers pour des maléfices que je répandais sur eux, et que mes prétendus retards expliquaient et paraissaient confirmer. Dès lors pour ne les point effaroucher, j'ai dû suspendre la récitation de mon bréviaire, que j'ai remplacé par celle du chapelet. D'ailleurs le froid était si intense et rendu si pénétrant par les brouillards qui s'élèvent de la mer et des glaces, que je pouvais difficilement m'acquitter de ce devoir.

III.

26 juin.

Hier soir au campement, j'ai trouvé, chez mes compagnons de voyage, des fronts soucieux et des mines renfrognées. Pour moi, j'ai montré le même air jovial et souriant. A souper, j'ai partagé avec eux ma viande sèche et mon thé ; ce qui, avec les bonnes paroles qu'a su semer Inontakrark, a paru remettre les esprits dans leur assiette : « Okrayoyuark (le Prêtre) est bon, leur a-t-il dit ; Nullu-Mallok (le chef des Tchizarene d'Anderson) l'a dit, il vous aime ; ce sont les Loucheux qui sont mauvais et qui nous font mourir. » Il citait à l'appui ses entrevues avec les chefs des expéditions arctiques d'autrefois, le capitaine Pullen, le Dr. Richardson, ainsi qu'avec plusieurs commis de la Compagnie de la baie d'Hudson.

La confiance s'étant un peu rétablie, on me dit que le nouveau-né de Mimirnak se mourait. Je me rendis aussitôt à sa loge, et je trouvai le pauvre petit attaqué d'une fluxion de poitrine. Quoique je regardasse sa mort comme inévitable, je lui administrai une potion homœopathique qui fut accueillie des parents de l'enfant par des remer-

ciments sans fin. Je remis au lendemain à l'ondoyer secrètement ; mais aujourd'hui l'ayant trouvé un peu mieux, j'ai encore différé la cérémonie.

Le chef Upik arriva quelque temps après ; de très mauvaise humeur. Je me rendis auprès de son fils, lui portant du thé chaud et un morceau de viande ; puis j'allai prendre mon repos chez Inontakrark, laissant ma pirogue à la garde de mes deux Peaux-de-lièvre qui couchaient dedans.

Ce matin à mon réveil, j'ai été bien étonné de la trouver cernée par les barques esquimaudes, auxquelles on l'avait attachée. Avait-on craint que je n'essayasse de m'évader pendant la nuit ? C'est probable.

Depuis la recrudescence du froid, les palpitations de cœur et l'oppression qui m'ont retenu au lit trois mois de l'hiver, m'ont repris ; ce matin, je me suis senti plus souffrant que de coutume. Je suis allé visiter mes malades, mais j'ai dû, à la porte des huttes, attendre que le conjureur Avané en fût sorti. Le malin m'avait devancé, et il avait donné ordre de ne point me laisser entrer pendant qu'il faisait la jonglerie. Les Esquimaux étaient fidèles à la consigne, car, en cas de l'intrusion d'un tiers en pareille circonstance, il est assez ordinaire que le conjureur, dans l'état de surexcitation où il se trouve, saisisse une arme et en frappe l'imprudent. Je l'entendis crier et commander impérieusement au torn-rark (le diable), puis chanter et souffler comme un chat en colère. Ensuite, semblable à un furieux, il sortit de la loge ; j'y entrai à mon tour. Les malades avaient la poitrine couverte de sang. Le conjureur leur avait fait une incision d'au moins deux pouces au-dessus du sein gauche. Ils refusèrent mes services, mais ils acceptèrent un morceau de viande dont je leur fis l'aumône, car le poisson manquait tout à fait. Ces avances bienveillantes parurent les toucher ; ils se dirent entre eux que je devais être bon, et, comme un jeune homme insinua qu'il était facile de se débarrasser de moi, son père, le vieux Kroanark, le reprit sévèrement et lui ordonna de me laisser en repos. Ce bon vieux est très-assidu à me donner les mots de sa langue que j'ignore. Aujourd'hui, il a étalé toutes les richesses que contient sa boîte à médecine, en me disant d'un air fier que tous ses compatriotes n'en ont pas autant. Ce trésor consiste tout bellement en défroques d'oiseaux, musaraignes desséchées, papillons conservés entre deux planchet-

tes, morceaux d'ivoire et os, dards de harpon, flèches, pierres aiguës, etc.

Le chenal de la Peel que nous suivions se bifurque une troisième fois ; nous avons pris la branche orientale, qui nous a fait déboucher dans le chenal occidental du Mackenzie, celui que suivit sir John Franklin en 1825, lorsqu'il atteignit l'île Garry. A ce moment, il s'est fait parmi les embarcations esquimaudes un mouvement auquel je ne compris rien tout d'abord. Je vis une barque, celle qui portait la famille de Mimirnak, se détacher des autres et s'écarter, tandis que le conjureur Avané et le fils aîné de Mimirnak se rapprochèrent de mon canot. Mais en même temps mes deux hôtes et le vieux Kroanark opérèrent la même conversion, poussèrent leur krayak entre mon canot et le krayak des deux premiers et le saisirent des deux côtés, comme s'ils eussent voulu le défendre. Puis, le chef Upik ayant donné l'ordre de repartir, mes protecteurs lâchèrent mon canot en me disant de les suivre de près.

A peine avions-nous fait quelques pas dans le chenal du Mackenzie, que des pleurs et des cris se firent entendre au confluent des deux rivières, lorsque l'umiak de Mimirnak y déboucha. Tout s'expliqua alors : le petit enfant malade venait de mourir, et on avait déjà procédé à ses obsèques. Le frère de l'enfant et le conjureur m'avaient accosté dans un mauvais dessein, et m'auraient peut-être maltraité sans mes deux protecteurs et le vieux Kroanark, qui s'étaient empressés d'entourer mon canot. Par un instinct secret, je compris que j'étais considéré comme ayant causé la mort de l'enfant par des sorts et des malédictions. Rien de plus commun, dans ces circonstances, parmi les Innoït, que de voir le père et les frères du défunt saisir une arme et en frapper follement celui que le conjureur a désigné comme la cause du décès. Les Esquimaux le savaient si bien, que, soit méchanceté, soit pour m'effrayer et par jeu, ils se tournèrent tous vers moi et se mirent à ricaner. On aurait dit le rire sardonique que les peintres prêtent aux démons. Mes deux Peaux-de-lièvre étaient pétrifiés, et leur couleur de cuivre avait passé au vert pâle. Je souffrais d'être pris pour un meurtrier et de ne pouvoir dissiper cette prévention. Le mieux était de paraître ne rien comprendre et de payer d'audace. Toutefois j'offris à Dieu ma vie pour la conversion de ce pauvre

peuple, et je préparai mes deux Peaux-de-lièvre à tout événement.

« — N'aie pas peur, me disait un Esquimau en ricanant ; viens avec nous, on n'est pas fâché contre toi.

« — Tu as froid, me disait un autre ; encore un petit bout de chemin et tu n'auras plus froid du tout.

« — Peut-être tu as faim, me disait un troisième, mais ce soir tu n'auras plus faim. Hâte-toi de nous suivre. »

Pour mettre fin à ses plaisanteries, je poussai mon canot au large. En ce moment je fus rejoint par Anutchinak, qui me dit : « — Ne crains rien ; c'est le fils de ma sœur qui vient de mourir, mais je sais que tu n'en es pas la cause. » Voyant Mimirnak s'approcher de son krayak : « — Donne-lui du tabac, » ajouta-t-il. Je me rendis à cet avis, en accompagnant mon petit présent de quelques bonnes paroles auxquelles l'Esquimau ne répondit rien.

Nous avons ensuite continué notre voyage, les Esquimaux chassant l'ondatra, moi essuyant les sarcasmes de toutes les barques où se trouvaient des malades ou des parents de l'enfant. On me parlait non plus en souriant, mais en ricanant et en m'adressant des phrases où je ne comprenais que les mots de *tsavi* (couteau) et *igla* (camp).

(A continuer.)